

Nathaniel Tarn

Willow

Fragment d'ethnographie des peuples de l'Alaska

à *Edward Dorn*

Quand Willow danse, elle ne bouge pas les pieds ; à partir des genoux les cuisses et les hanches oscillent de côté. Bras angulaires, branches. La tête le plus souvent pensive, même quand ceux qui l'entourent sont un peu plus violents selon que la danse le réclame.

Willow est la fille d'une fille — une petite-fille. Elle danse, et ses frêles épaules portent bien des espoirs. Dans ses mains, les prières d'une famille immense, incomparablement plus vaste que la plupart. Les spectateurs sont pleins de respect. Elle peut bien n'être pas la meilleure danseuse du groupe, et de fait elle en est loin, à certains égards juste qualifiée. Mais ceux qui la regardent sont sensibles à son port. Les vieux rêvent qu'ils sont des élèves princes arrivant chez ses parents avec mousquetons, perles bleues et chausses de soie. Les chausses seraient un extra, quelque chose d'impensable dans le pays de Willow.

Le territoire de Willow est infini et complètement plat. Impossible dans ce pays de s'éloigner assez de quoi que ce soit pour le voir disparaître. Tout ce qu'il y a de naturel ou de fabriqué est tout le temps en vue — à moins que, bien sûr, règne une telle absence de visibilité qu'on ne se voie pas soi-même. Pendant la plus grande partie de l'année, tout est d'une couleur uniforme, avec, soudain, de jolies variations par touches à certains endroits reculés. Admettons qu'à un moment donné tout est blanc. On peut brusquement tomber sur une cascade de bleus ; ou sur une ligne d'encre noire avec un filet gris au-dessus. Tout à coup une balafre de rouge violent vous atteint. Du fond du blanc une gueule aveugle et rouge peut se fendre : dents blanches bordées de noir, mais le rouge est si puissant dans cette gueule que rien d'autre n'est clairement perçu. Longs silences, presque interminables, puis des balafres rouges apparaissent au flanc de tout ce qui bouge sur terre, dans l'eau, dans le ciel.

La terre s'arque en un vaste cercle autour de la grande mer, de sorte que les gens habitent toutes les parties du monde, ancien et nouveau, tant le cercle, sa courbure, a d'extension. C'est pourquoi, chaque fois qu'on voit des oiseaux dans ce pays, on dirait qu'ils volent en cercles; vous êtes là debout à regarder la mer et voilà les oiseaux comme des balles de fusil; impossible de comprendre pourquoi ils font la course à une telle vitesse. En y pensant, vous comprenez qu'ils volent autour du monde pendant que vous restez planté là, et que ce sont toujours les mêmes, qu'ils viennent de gauche ou de droite. A cause de la courbure et de la visibilité des choses — ces deux facteurs pris ensemble — il y a toujours des montagnes en vue dans les lointains. Impossible de calculer leur altitude. Bien souvent, un mulot ou une hase qu'on voit sortir du terrier, on la prend pour une grande montagne. Il y a aussi ces montagnes, là bas dans des pays si éloignés qu'il est impossible ou interdit de les visiter. Étant données ces circonstances, il n'y a jamais de nécessité de voyager. Tout ce qu'on peut imaginablement désirer est à la portée, là-bas, dans la ligne de mire.

Parfois cependant il arrive que les gens du dehors veuillent voir ceux de Willow et les invitent à « descendre » jusqu'au centre. Les peuples autres que le peuple de Willow ont décidé il y a longtemps que si celui-ci sortait de son pays ce serait une « descente ». Mais chez Willow et les siens il y a une tradition secrète selon laquelle un déplacement de cette sorte est une « sortie »; elle est très rarement révélée aux « non-gens » pour des raisons qui vont de soi. Willow et sa famille « descendent » dans de grands avions. Elle achète plein de chewing-gum aux distributeurs, à tous les arrêts. Willow est une fille de fille — une petite-fille : le monde va et elle est jeune, et souvent elle a l'air de rire, même de glousser avec les autres danseurs. On a du mal à se rappeler qu'elle a sept enfants ou plus, qui ont eux-mêmes des enfants, et que ses maris ne peuvent se rappeler un temps où elle n'ait pas cuisiné pour eux.

Les musiciens qui jouent pour Willow sont assis si près les uns des autres que c'est un miracle qu'ils puissent respirer. Quelle que soit la dimension du terrain, de la terrasse ou de la scène où ils jouent, ils s'accrochent les uns aux autres, si serrés, que leur souffle semble être un seul souffle. Comme un animal menaçant. Ils sont habiles à changer de forme, on voit tantôt un animal tantôt un autre. D'autres animaux plus petits apparaissent de temps en temps derrière le gros; masques malins voletant sur les genoux et les coudes des musiciens. Leurs instruments sont eux aussi portés à la transformation. On a prétendu que n'importe quel artefact de ces régions changera de forme à la première sollicitation. C'est pourquoi très peu de choses restent la propriété de quelqu'un très longtemps. Tout objet transformé, vraisemblablement ou non, aura besoin d'un nouveau propriétaire qui en aura précisément besoin, et donc quittera son premier propriétaire dont il ne satisfait plus les besoins. Les gens s'adonnent beaucoup aux cadeaux et présents dans ce pays, sans calculs et sans comptes. Chacun trouve insupportable de ne pas partager avec son voisin, que ce soit une prise, un achat ou un objet tombé du ciel en chuchotant : prends-moi en ta possession. La générosité des gens s'étend à tout ce qui les entoure. Animaux, oiseaux, poissons s'offrent eux-

mêmes volontiers pour être mangés; ils appellent même leurs familles à sortir de leurs terriers, de la mer ou de l'air, pour être dévorés avec eux. Ils savent que seul l'esprit compte et que l'esprit est fêté de rubans rouges et renvoyé avec beaucoup de cadeaux. Parfois la nuit on entend des cris forts et impérieux — traversant le nuage des aboiements domestiques, ce sont les appels des très grosses bêtes à leurs familles.

Au centre il y a aussi les gens qui y sont toujours « montés », tout comme les gens qui viennent, dit-on, « d'un côté », mais qui en fait sont installés partout. Ajoutons à cela un mince saupoudrage de ceux qui viennent « de l'autre côté », et vous avez le tableau. Nous assistons à un congrès où l'on s'attend que les gens dansent et décrivent leurs dieux. D'aucuns agissent comme si leurs dieux n'avaient encore jamais été décrits alors qu'en fait ils l'ont été bien des fois. D'autres oublient qu'ils n'ont jamais dit un mot sur leurs dieux dans toute l'histoire et continuent à ne rien dire. Dans le premier cas, l'auditoire s'ennuie, dans le second, il est troublé, furieux et perplexe. Ensuite, il y a ceux — habituellement ceux de l'autre côté — qui savent d'avance que tous les dieux sont les mêmes et restent assis en silence presque tout le temps, simplement souriants. Ils exaspèrent l'auditoire à l'occasion, mais la plupart ne les remarquent même pas.

Ceux qui « montent » au centre dansent aussi. Les danseurs remuent beaucoup les pieds, sautent et font énormément de bruit avec leurs cris, leurs chants, leur rhétorique. Le peuple de Willow laisse aux musiciens le soin de faire du bruit : ils dansent silencieusement ou avec quelques articulations à peine distinctes. Là où Willow et ses compagnons portent presque un uniforme avec de minimes variations dans les gants et les pantoufles, les autres se drapent dans des vêtements bariolés, si différents les uns des autres qu'on ne peut confondre les danseurs.

Le pays de ces autres gens est aussi différent qu'on peut l'imaginer de celui de Willow. Vert et abrupt. Tout y est épais et grand, cachant tout le reste : les arbres vous cachent vraiment la forêt. C'est le genre de pays fait pour convaincre tout un chacun qu'il y a vraiment peu de choses sur terre et qu'elles sont toutes à lui. Marchez un mile ou deux et vous tomberez dans la mer, ou bien, si c'est dans l'autre direction, sur quelque crevasse. C'est une généralisation correcte de dire que la direction de la plupart des choses est vers le haut : le pays est à tous égards vertical.

C'est pour cela que là-bas tous les gens sont pleins d'aspirations vigoureuses. Pas d'échelle en vue? Ils en inventent une, immédiatement. Ils s'accrochent passionnément à ce qui leur appartient. Si pour des raisons de bien-être social, ils donnent quoi que ce soit, ils le font avec de telles passions qu'ils détruisent presque les donataires et eux-mêmes. Ils tiennent les comptes les plus stricts possible et réclameront la réciprocité des années après que les dieux eux-mêmes ont oublié ce qui a été donné ou prêté. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, aucun objet n'a jamais changé de forme dans ce pays, car même les choses inanimées ont peur des tendances naturelles qu'ont ces gens à la tenue des livres de compte. Les dieux mêmes ne se sentent pas libres dans les forêts. Enchaînés à des personnes ou à des lignages particuliers, recevant des sacrifices sous des formes immuables, la tâche de se libérer de toute cette

charpente serait plus laborieuse qu'ils ne peuvent supporter d'envisager. Aucun animal non plus, autant qu'on le sache, ne s'est jamais offert charitablement : poil et plume doivent être arrachés avec violence de tanières et abris, par le gourdin, le poison ou la dague. Le sang se fige en pierre dans dans leurs veines devant l'abrupt de cette mort et il ne coule jamais librement pour irriguer le sol.

Comme on peut s'y attendre, ce sont ces gens là qui ne parlent jamais de leurs dieux mais y font sans arrêt allusion, sachant fort bien que les allusions mêmes sont ésotériques. On ne peut faire aucun progrès avec ces gens et la plupart d'entre nous en ont abandonné l'idée. Les visiteurs du premier côté sont ceux qui fatiguent le reste de l'humanité par leur radotage sur leurs dieux. Comme ils sont partout, il est impossible qu'un être humain, où qu'il vive, évite de rencontrer, à un moment ou à l'autre, une image de ces dieux. La production de masse de ces images terrorise ceux qui se préoccupent du contrôle de la qualité. Nous ne pouvons pas soutenir qu'il n'y ait pas de ressentiment parmi le reste de l'humanité quand ces gens viennent raconter l'histoire de leurs dieux une fois de plus. Pourtant, en un certain sens, le reste de l'humanité en est responsable. S'ils parlaient eux-mêmes un peu plus de leurs propres dieux, au lieu d'y faire seulement allusion ou de les laisser tellement changer de forme, ou de ne jamais en dire un mot, il pourrait y avoir une résistance plus efficace à ces dieux omniprésents et fabriqués en série d'un seul « côté ».

Ce soir nous sommes au centre, et Willow danse. Une fois encore, certains ont fait des allusions, d'autres des métamorphoses et d'autres sont restés silencieux et souriants. Après quelques jours de bavardage et de discussions intenses, la plupart se détendent, contents de savoir que rien n'a été accompli. Une pensée familière et confortable, car elle implique qu'il y aura bien d'autres rassemblements de cette espèce jusqu'à ce que les questions pendantes soient résolues une fois pour toutes. L'idée de vivre sans un congrès de temps en temps (voyage, avions, chewing-gum) : on ne renonce pas facilement à une excitation pareille.

Chaque participant est alors libre de choisir sa méthode de culte. Je regarde Willow. Je l'observe et elle a l'air d'un jour normal. Sur l'horizon de ce jour, tout ce à quoi je peux penser s'installe. Peut-être tout ce à quoi tout le monde peut penser. Elle est une sorte de contentement. Mon oreille se ferme à tout, même au tambourin de l'animal de son peuple et coule dans ses propres profondeurs pour se noyer dans une source tarie. Laper tranquille : c'est étrange car j'aurais imaginé que je pouvais être son prince. Les mains jointes parachèvent un cercle dont aucune énergie ne s'échappe.

Au moment où mes mains se verrouillent dans la position la plus confortable, je remarque que les pieds de Willow ont quitté le sol. Il y a une image d'elle, parmi les autres documents, assise à l'arrière de la scène, regardant sa famille, un peu malicieusement, mais elle est dans les coulisses avec ses camarades, elle mâche du chewing-gum et rit. Nos avions partent demain.

traduit par M. Deguy et M.-Cl. Brossollet